



Les vestiges du jour

Remains of the Day
de James Ivory

Fiche technique

USA - 1993 - 2h14

Réalisateur :
James Ivory

Scénario :
Ruth Praver Jhabvala
d'après le roman de **Kazuo Ishiguro**

Montage :
Andrew Marcus

Musique :
Richard Robbins

Interprètes :
Anthony Hopkins
(Stevens)
Emma Thompson
(miss Kenton)
James Fox
(lord Darlington)
Peter Vaughan
(le père)
Christopher Reeve
(Lewis)
Hugh Grant
(Cardinal)



Résumé

Été 1956 : Stevens, majordome depuis plus de trente ans à Darlington Hall reprend du service pour le nouveau propriétaire, un riche américain du nom de Lewis. Il se voit accorder quelques jours de repos et en profite pour rejoindre miss Kenton, autrefois gouvernante dans la même maison... Alors qu'il roule dans la campagne anglaise, Stevens se remémore sa vie toute dévouée à Lord Darlington, figure prestigieuse de l'aristocratie anglaise des années 1930. A cette époque, Darlington Hall est un lieu privilégié, où se déroulent d'importantes conférences internationales, et le premier majordome est alors à la tête d'une véritable armée de domestiques... Son dévouement à son maître et surtout à sa fonction

est totale, au point de ne pas remarquer les liaisons dangereuses de Lord Darlington avec les Nazis, de laisser mourir son père dans la solitude et surtout de ne pas céder aux sentiments qu'il semble éprouver pour la jolie gouvernante... Vingt ans plus tard, le temps des questions sinon des regrets semble venu pour le majordome Stevens... Cette vie avait-elle un sens ?

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

Critique

Devoir. Ce mot, Stevens le porte comme un corset, le ressasse comme un commandement sacré. Devoir et dignité. Dans le château fastueux, Stevens régente l'ordre immuable des choses. Un objet déplacé, un souffle de poussière menacent son honneur. Comme la percée d'un sentiment amoureux, comme toute opinion personnelle qui pourrait contrarier son maître. Obsessionnel, Stevens épuise toutes ses forces à servir. Il s'empêche de voir, de penser, de sentir. Au point de renvoyer deux servantes juives, lorsque son grand homme, aux sympathies pronazies, reçoit en secret des dignitaires allemands. Anthony Hopkins, magistral, parvient à rendre cet implacable larbin touchant, discrètement pathétique. Un frémissement parcourt comme une onde ce grand corps rigide. Un infini de nuances chavire dans ces yeux bleus.

Avec **Les vestiges du jour**, James Ivory pousse un peu plus loin, dans la cruauté subtile, ses thèmes favoris. Il décortique une violence policée, éternel rouage du pouvoir, qui, du plus humble au plus puissant, passe par l'intériorisation de la servitude. Mais il filme aussi, à travers l'histoire d'une vie gâchée, le lent naufrage d'une aristocratie anachronique, orgueilleuse et dérisoire.

Cécile Mury
Télérama n° 2561 - 10 février 1999

Parmi les bonnes histoires qu'on se colportait entre amis il y a quelques années, il en est une qui met en scène une famille aristocratique anglaise, dont le dernier-né est muet. Ainsi handicapé, il en est davantage chéri de son entourage, qui réunit chaque année une foule nombreuse de parents pour son anniversaire. Pour ses vingt ans, la cérémonie qui se voulait encore plus prestigieuse que de coutume, est perturbée par un

regrettable incident de service : le majordome, qui apporte solennellement sur la table familiale le gâteau couronné de ses vingt bougies, se prend les pieds dans le tapis et s'étale de tout son long. Léger brouhaha dans l'assistance et, soudain, la voix du muet qui s'élève : *"Eh bien, James, est-ce ainsi que l'on vous a appris à servir ?"*

Emoi général, pâmoison de la mère, qui parvient à articuler entre deux sanglots : *"Mon fils, mais tu parles! Comment se fait-il que depuis vingt ans tu n'aies jamais rien dit ?"* Et le fils de répliquer, impavide : *"Mais il n'y avait rien à dire, le service était impeccable."*

Cette histoire anglaise (comme on dit une histoire belge) aurait incontestablement sa place dans une version loufoque des **Vestiges du jour**. Elle en exprime en tout cas, la signification profonde et le *génie* d'une Angleterre révolue, ce génie dont le film d'Ivory nous restitue les fragrances et les incongruités (...)

Le film dégage un charme certain et, dans un autre registre que celui de **Howard's End**, oeuvre avec laquelle il n'entretient que des rapports extérieurs, il est plus vertébré, moins maniéré, que nombre de réalisations antérieures du cinéaste. La forte présence et l'intelligence de l'interprétation d'Anthony Hopkins, d'Emma Thompson, de James Fox et de tous les rôles secondaires concourent aussi, pour une large part, à la crédibilité de l'entreprise et, il faut le dire, compensent certaines faiblesses de l'adaptation qui condamnent trop souvent le récit à s'enliser dans une répétition stérile. Le roman d'Ishiguro se présente comme un long monologue intérieur de Stevens, le majordome de Darlington Hall à la recherche de l'intendante, Miss Kenton, avec laquelle il a jadis partagé la gestion du domaine au profit de son propriétaire. Le voyage est un bilan rétrospectif que le doute vient effleurer, sans toutefois fondamentalement entamer la carapace de certitudes qui, dans la mentalité de ce représen-

tant hautement symbolique de la société britannique de l'entre-deux guerres, s'organise en une véritable *cosmogonie*. Et, à trop vouloir se recentrer sur le couple Stevens-Kenton, pour des raisons dramaturgiques, certes évidentes, le film oblitère quelque peu son sujet premier, qui fait toute l'originalité du roman, à savoir cette représentation quasi théologique du monde qui est celle du majordome et dont le domaine de Darlington Hall figure l'image parfaite, avec sa hiérarchie de valets, gouvernantes, femmes de chambres, domestiques, qui reproduit en miroir celle des maîtres comme une Eglise se veut la représentation du divin. Dans cette *vision*, lord Darlington est bien le *Seigneur*, aux deux sens du terme, et le majordome son évêque. Pour Stevens et ses pairs (les grands majordomes du royaume), *"le monde était une route, qui tournait autour du moyeu formé par les grandes maisons, dont les décisions primordiales se répandaient jusqu'à tous les autres, riches et pauvres, qui tournaient autour d'elles...chacun de nous nourrissait le désir de contribuer, dans la modeste mesure de ses moyens, à la création d'un monde meilleur, et voyait que, dans le cadre de notre profession, le chemin le plus sûr d'y parvenir était de servir les plus grands personnages de notre époque, entre les mains de qui se trouvait le sort de la civilisation"*.

Par voie de conséquence, la vie privée est l'objet, dans la conscience du majordome, d'une *rationalisation* permanente, qui ignore ou interprète les pulsions et les sentiments au bénéfice exclusif de cet objectif supérieur. Du prêtre, le majordome pratique l'abnégation, l'abstinence : il fait véritablement don de sa personne et quasiment voeu de célibat. Le service, c'est-à-dire la gestion du domaine, aura toujours le pas sur les problèmes individuels, même les plus intimes, au point que Stevens *délèguera* à Miss Kenton la responsabilité de fermer les yeux de son père, décédé au beau milieu de la conférence internatio-

nale hébergée à Darlington Hall. Pourtant le roman (le monologue intérieur du majordome) comme le film doivent nous laisser constamment sentir, deviner ou décrypter ce qui est sous-jacent aux propos et aux comportements visibles et déclarés. C'est à cela qu'achoppe indubitablement le script de Ruth Praver Jhabvala, scénariste attiré d'Ivory depuis **Shakespeare Wallah** (1965). Et même si les regrets sont stériles, on peut être curieux de ce que l'adaptation du roman que Pinter avait réalisé pour Mike Nichols aurait apporté d'ambiguïté à un film que menace la répétition, faute de cette nécessaire opacité. Handicap du cinéphile, l'imagination navigue au fur et à mesure du déroulement du film, alternativement du côté de chez Losey (s'il avait pu, de surcroît, collaborer avec Pinter sur un tel matériau) et de chez Visconti (qui aurait su en tirer une sorte de **Guépard** de la domesticité).

Tel quel, **Les vestiges du jour** est un bel objet, qui ne dépare pas une filmographie dont la majorité des *opus* partagent un air de famille, qui est plus une marque de fabrication qu'un style, dont la parenté des sujets et des partis pris cinématographiques trahissent davantage un système de production, d'ailleurs remarquablement cohérent, qu'une véritable esthétique. La réitération des thèmes, d'une oeuvre à l'autre, le retour des techniciens et des comédiens - l'atelier Merchant-Ivory - affectent ce cinéma, toutes ces oeuvres cousines, d'une sorte de consanguinité qui en fait tout le charme et qui, en même temps, les menace d'étiollement.

M.S.

Positif - Mars 1994, p.62-63

Le cinéma de James Ivory n'est ni surprenant, ni franchement inventif, mais il a le mérite d'arpenter, avec une lucidité rare, les terres délaissées de la rhéto-

rique néo-classique, l'audace de préférer les codes du cinéma d'hier aux signes de la modernité. En adaptant **Les vestiges du jour**, Ivory a rencontré un écrivain, contemporain pour une fois, dont les préoccupations et la situation sont un peu comparables aux siennes, car le roman de Kazuo Ishiguro, Japonais arrivé à l'âge de six ans dans une Angleterre dont il a adopté la langue et la culture, est une longue méditation sur "l'anglicité", la tradition et la mémoire, une réflexion sur le goût du passé. En 1956, Stevens, majordome vieillissant (Sir Anthony Hopkins, on parle de lui pour l'Oscar), prend ses premières vacances depuis trente ans afin de rendre visite à l'ancienne gouvernante de Darlington Hall où lui-même officie encore. Cette Miss Kenton (Emma Thompson) fit un temps vaciller le coeur de Stevens, mais son métier de majordome, sa dévotion absolue à Lord Darlington (James Fox), et plus largement au château de Darlington, qui vaut métonymiquement pour l'Angleterre (d'ailleurs il s'y trame des choses importantes pour l'avenir du pays), lui interdisaient d'exprimer le moindre sentiment, la moindre idée personnelle. Au cours de ce voyage vers la femme aimée en silence, Stevens se souviendra des heures glorieuses de son service durant les années 30. Et cette odyssee de la mémoire sera l'occasion d'une confrontation avec la question qui guette tout homme à l'approche de la mort : "qu'ai-je fait de ma vie?". A cette question, le film aura la curieuse idée de répondre en deux temps, distinguant chez Stevens le citoyen et l'individu, l'entendement et les sentiments. Bien sûr, c'est la même logique de l'effacement qui prévaut dans les deux (Stevens n'a ni pensé ni vécu), mais les deux temps du récit se confondent rarement. A vrai dire le "temps politique" est moins intéressant pour son interrogation très démonstrative sur la responsabilité civique du majordome - peut-être Stevens a-t-il failli en ne prenant pas ses distances

avec ce cher Lord Darlington, diplomate à ses heures perdues et ardent admirateur des nazis ? - que par le climat qu'il instaure. Car il flotte dans ce film sur l'attachement, voire l'identification d'un homme à une classe (l'aristocratie) et à un pays en pleine décadence (ce n'est pas pour rien que le propriétaire de Darlington Hall, en 1956, est américain) des effluves viscontiennes qui font de Ivory le seul successeur digne du maître italien.

Mais **Les vestiges du jour** prend toute son ampleur lorsque James Ivory se concentre sur les sentiments de Stevens, parvenant à investir le personnage, à l'instituer son porte-parole, le miroir de sa propre pratique cinématographique, tout en lui laissant une part obscure, une vie intime pareille à une forteresse imprenable. Dès les premières séquences, Stevens endosse le manteau de cinéaste. Il déambule dans Darlington Hall désert, regarde par la lunette d'une porte battante, par la serrure d'une porte fermée - autant de figurations possibles de l'oeil de la caméra - et c'est alors que surgissent des fantômes, que palpitent à la surface de la pellicule, l'espace d'un regard, les traces d'une vie qui, un jour, anima ces lieux. C'est par un mouvement identique que Stevens parcourt un lieu où le temps, la mort ont fait leur oeuvre, et qu'Ivory s'empare d'une forme caduque, académique si l'on veut, avant d'y injecter la vie ; par un mouvement qui témoigne, à tout le moins, d'une conscience très aiguë de la précarité des choses et des êtres. Le cinéma de James Ivory est tout auréolé d'un nimbe mortifère, traversé, sous son apparence lisse, par une compulsion morbide qui l'oblige à pointer la mort sous ce qui paraît vivant. Et l'on se souvient peut-être du très beau début de **Retour à Howards End**, qui fut ajouté au roman de Forster, lorsque, à la nuit tombante, la traîne d'une robe blanche glisse sur l'herbe noire vers la maison illuminée, comme si un fantôme (Mrs Wilcox en

l'occurrence) retournait sur les lieux où il avait vécu.

C'est aussi quand il se concentre sur cette dimension sépulcrale que **Les vestiges du jour** est le meilleur, en somme quand Ivory tente de percer la vie intime de Stevens. Car il n'est pas de vie moins vivante, de visage plus fermé à l'expressivité, de corps plus raide, que celui du majordome (Anthony Hopkins réussit un numéro d'acteur assez prodigieux). Stevens aurait pu aimer Miss Kenton mais cela aurait dérangé l'ordre de la maisonnée ; il aurait pu pleurer son père, domestique lui aussi, mais celui-ci meurt pendant le service d'un grand repas, et puis à quoi bon pleurer un père dont on est l'épouse contre-typée, l'image exacte mais décalée dans le temps. Le rite, la tradition sont ce qui occupent Stevens avant tout, parce que c'est le legs que nous font les morts et qu'il se sent leur légataire, comme Ivory peut passer pour celui d'un certain nombre de romanciers. Rien ne contente plus Stevens qu'un ballet de valets bien réglé, et il y en a d'assez beaux dans le film, les domestiques entrant et sortant du champ avec une précision chronométrée. La vie ne peut occuper que les espaces interstitiels, abandonnés par la règle, mais la vie réclame des mots nouveaux, des gestes inhabituels, et Stevens ne sait pas les dire, ne peut pas les faire, puisqu'il a définitivement choisi le camp de la mort, de la répétition mécanique et glacée. Il n'est d'ailleurs pas le seul des personnages de Ivory à choisir cet enfermement, ce devenir-tombeur ; à la fin de **Maurice** déjà, Clive renonçant à son homosexualité refermait les volets de sa chambre et disparaissait dans la prison conjugale, condamnant ses sens à un hiver sans fin. S'il fallait citer une scène comparable dans **Les Vestiges du jour**, j'évoquerais celle où Miss Kenton surprend Stevens en train de lire au cours d'un de ses rares moments de repos. Elle voudrait bien connaître ce qu'il lit, lui ne veut pas le lui dire, elle s'approche pour

savoir, il part se terrer dans un coin de la pièce, elle s'approche à nouveau, jusqu'à le toucher, accompagnée de la caméra qui quitte sa réserve et sa distance coutumières pour suivre ses personnages au plus fort de leur trouble, on entend distinctement le froissement des tissus, on se dit que, comme dans les contes de fées, la gouvernante va réveiller le majordome d'un baiser, mais il se guinde plus encore, sacrifie son livre à sa virginité, et l'élan de Miss Kenton retombe, la scène la plus torride du film est finie.

Stéphane Bouquet
Cahiers du Cinéma n°478 - p.60-61

Le réalisateur

Le cinéaste, d'allure si britannique, est en fait né en 1928 à Berkeley (Californie). Il fait des études artistiques à l'université de Californie : après un premier court-métrage sur Venise, il tourne un documentaire à Delhi et se prend de passion pour le pays. Il y rencontre deux personnages qui vont le suivre tout au long de sa carrière, le producteur Ismael Merchant et la romancière et scénariste Ruth Prawer Jhabvala. Le réalisateur américain s'est très tôt intéressé à la confrontation des civilisations, à leurs influences réciproques et à leur décadence : ainsi, plusieurs de ses films abordent les rapports entre le monde indien et occidental (**Shakespeare Wallah** dès 1965 ou **Chaleur et poussière** en 1983...).

Par la suite, il s'est tourné vers les civilisations américaine et européenne du XIX^e ou du début du XX^e siècle, le plus souvent pour évoquer la crise morale des classes dirigeantes, en adaptant des oeuvres littéraires (les romans d'E.M. Forster ou de Henri James en particulier...). Ivory réalise ainsi **Les Européens**, **Une chambre avec vue**,

Maurice, et surtout **Retour à Howards End** en 1991 (interprété par Anthony Hopkins et Emma Thompson...). Ce dernier film lui permet d'obtenir une reconnaissance internationale (trois Oscars, prix de la critique au festival de Cannes 1992) et le soutien financier des studios d'Hollywood. Le cinéaste garde les mêmes acteurs pour **Les vestiges du jour**, film tiré du roman de Kazuo Ishiguro, écrivain britannique d'origine japonaise.

Dossier Contreplongée

Filmographie

Shakespeare Wallah	1965
The guru	1969
Le gourou	
The Europeans	1979
Les Européens	
Quartet	1981
Heat and dust	1983
Chaleur et poussière	
The Bostonians	1984
Les Bostoniennes	
A room with a view	1986
Chambre avec vue	
Maurice	1987
Howards End	1991
Retour à Howards End	
The remains of the day	1994
Les vestiges du jour	
Jefferson in Paris	1995
La coupe d'or	2000

Documents disponibles au France

Dossier Contreplongée
Télérama n°2302 - Février 1994, p.38-39
Le Mensuel du Cinéma n°144 - Février 1994, p.24 à 28
Les Cahiers du cinéma n°478, p.60-61
Positif - Mars 1994, p.62-63
Dossier distributeur